

Laval théologique et philosophique



Frédéric LENOIR, *Le Christ philosophe*. Paris, Les Éditions Plon, 2007, 305 p.

Yves Laberge

Volume 65, numéro 3, 2009

Paul Ricœur : une herméneutique de l'agir humain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039056ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039056ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2009). Compte rendu de [Frédéric LENOIR, *Le Christ philosophe*. Paris, Les Éditions Plon, 2007, 305 p.] *Laval théologique et philosophique*, 65(3), 558–560. <https://doi.org/10.7202/039056ar>

à la justice de Dieu. Le christianisme partage cette vision, débouchant sur de « nouveaux cieux » et « une terre nouvelle ». En islam, la croyance en l'au-delà est centrale. Elle est directement liée à la croyance en Dieu. L'état final ressemble au monde actuel mais doué d'une perfection totale : boire et manger au gré des désirs ; vins parfumés, jouissances charnelles sexuées, etc.

Dans le judaïsme, le rapport au monde est à la fois indépassable et d'une certaine manière décalé. Le rapport au monde se dit au travers de la dualité, irréductible elle aussi, des lois de Noé et de la loi de Moïse. Le premier est lié à la sauvegarde de la création de tous et le second est destiné à Israël, objet d'une élection singulière. Le christianisme reprend de la Torah la loi dite morale (le Décalogue), abandonne la singularité d'une élection et s'offre à toutes les nations. Dans l'islam, l'humain est là pour écouter la Parole, Dieu et son ou ses Envoyés. Sa régulation est de type juridique et s'organise autour de la charia.

Autour de la modernité, les différents monothéistes tentent de faire leur chemin. Le judaïsme oscille aujourd'hui entre un particularisme — non exempt de tendances sectarissantes et de risques de ghetto — et une tentation de se fondre dans la société de tous. Sur les bases des Lumières, le christianisme a vu apparaître différentes formes de libéralismes qui apparaîtront dans le monde protestant et son pendant, le modernisme, dans le catholicisme du début du ^{xx}e siècle. L'islam connaît des réformismes ou des renouveaux. Des réformismes conservateurs ou restaurateurs, pouvant aller jusqu'au fondamentalisme ou intégrisme, aussi bien que des réformismes libéraux ou adaptatifs. Petite note. Dans les trois monothéismes, la place de la femme demeure encore seconde et subordonnée.

Enfin, quels sont les rapports à Dieu dans les trois religions monothéistes ? Dans le judaïsme, Dieu occupe deux lieux. Qui correspondent aux deux ordres qui strient les lois de Noé d'une part (destinées aux nations), la Loi de Moïse de l'autre (destinée au peuple d'Israël), deux ordres décalés et asymétriques. Dieu est créateur. Ce Dieu a un Nom. Il est au principe d'une existence singulière et se donnant en lien à une vocation et à une histoire. Dieu impose sa loi. Exister, pour le juif, c'est se tenir au cœur du monde devant une vérité autre. En vivre, la recevoir et la transmettre plus avant. En christianisme, le Dieu est d'abord un Dieu de grâce, de pardon et d'amour. Dieu sera dit trinitaire, toujours un, mais comme origine (Dieu comme Père), comme procession en extériorité et déploiement incarné (Dieu comme Fils) et comme retour intégrant prise en charge et accomplissement, de l'intérieur même du monde et des êtres (Dieu comme Esprit). L'islam se veut d'abord et avant tout un monothéisme simple. Dieu est Éternité, Infinité, sagesse et raison, justice (miséricorde aussi), selon une transcendance absolue et qui échappe à l'humain. Dieu est impénétrable.

Conclusion. Les différents monothéismes interrogent. Ils ont des points de convergence. Ils s'expriment dans des particularismes difficilement réconciliables. Ce livre a le mérite d'aider à faire le partage.

Nestor TURCOTTE
Matane

Frédéric LENOIR, **Le Christ philosophe**. Paris, Les Éditions Plon, 2007, 305 p.

Déjà l'auteur d'une vingtaine de livres et par ailleurs directeur du célèbre magazine *Le Monde des religions*, Frédéric Lenoir propose un essai audacieux dans lequel il veut décrire les qualités intrinsèques et distinctives du christianisme, comparativement à d'autres religions. Qui plus est, l'auteur soutient que les Droits de l'homme seraient nés en Occident parce que seul l'Occident était fondamentalement inspiré de la tradition et des valeurs du christianisme, par exemple en ce qui touche à

l'idée de l'amour du prochain. En cette ère d'œcuménisme et de dialogue interreligieux, ce propos apologétique pourrait peut-être surprendre ou choquer, mais la démonstration de ce philosophe et historien des religions mérite toutefois une lecture attentive, à une époque où les religions orientales (et celles qui prétendent ne pas être une religion) rencontrent un certain succès. Naturellement, l'auteur évite à tout moment les comparaisons réductrices et inélégantes du style « ma religion est meilleure que la tienne ». Au contraire, chaque chapitre tente de retrouver dans notre morale laïque les fruits dérivés de l'éthique chrétienne (p. 262).

Dans *Le Christ philosophe*, Frédéric Lenoir amorce une relecture originale de l'héritage chrétien en se basant essentiellement sur la Bible, mais également sur l'histoire de l'Empire romain et des premiers chrétiens. Dans des pages d'une grande érudition mais sans aucune lourdeur, l'auteur démontre brillamment que le christianisme a clairement façonné notre culture occidentale depuis deux millénaires, que ce soit dans la philosophie du siècle des lumières, dans la musique ou dans l'art. Selon la belle formule de l'auteur, les valeurs héritées du christianisme seraient « la matrice du monde moderne » (p. 197). Mais, objecteront certains sceptiques, si cette religion a souvent apporté des bienfaits, que dire alors de l'Inquisition ? Ne pouvant pas éviter ce sujet délicat qu'il aborde dès l'ouverture (p. 7), Frédéric Lenoir critiquera à maints endroits l'Inquisition et en parlera comme d'un mouvement « qui contredit pourtant tout l'enseignement du Christ » (p. 161). Il prolongera même ce questionnement en tentant de comprendre la légitimation de l'esclavage par le pape Nicolas V en 1454, puis étudiera à la fin du quatrième chapitre la fameuse « Controverse de Valladolid », à propos du débat survenu au XVI^e siècle entourant l'existence de « l'âme des indigènes d'Amérique » (p. 162 et 163). Afin de répondre à tous ces questionnements, l'auteur fera appel aux philosophes qui ont écrit sur le message chrétien, de Descartes à Kant (chapitre 5).

Plusieurs des sept chapitres sont excellents ; retenons en particulier le deuxième (« La philosophie du Christ »), qui se penche sur des points comme « l'éthique du Christ », mais aussi sur les paradoxes du Royaume à venir (p. 71). Dans la dernière moitié de l'ouvrage, le septième chapitre introduit un concept lumineux, le « christianisme invisible », pour expliquer les manifestations directes et indirectes de la philosophie du Christ dans des discours contemporains qui n'ont pourtant rien de religieux (p. 261).

Tout à fait pertinent, l'épilogue mérite d'être médité, à partir d'une question apparemment trop simple qui ressemblerait presque à un piège : « Quelle est la religion vraie ? » (p. 276). Afin de proposer des éléments de réponse, l'auteur veut réaffirmer l'importance du symbolique et du sacré, dans la mesure où désormais, « la première tâche des religions va donc consister à définir un *espace* où réside le sacré plus que partout ailleurs » (p. 278). Mais s'il est ici question de religions au pluriel, qu'en est-il de la spécificité du christianisme ? Dans les dernières pages, Frédéric Lenoir apporte des éclaircissements appropriés, en insistant sur le rôle primordial de la vie intérieure et spirituelle au sein du christianisme : « Le Christ opère une désacralisation du monde au profit de l'intériorité et de la vie spirituelle. Le cœur de l'homme est le véritable temple où a lieu la rencontre avec le divin » (p. 279). Autrement dit, le christianisme est bien plus qu'une grande religion, et suivant ce raisonnement, même l'athée ou l'agnostique devraient adopter le message profondément humaniste de Jésus et le prendre en exemple. D'ailleurs, Frédéric Lenoir ne manquera pas au passage l'occasion de critiquer le nouveau chantre de l'athéisme, Michel Onfray, en lui demandant candidement quoi faire après avoir déconstruit le christianisme (p. 263). Pour lui, la déconstruction apparaît donc comme une impasse en matière religieuse. Tout le questionnement de Frédéric Lenoir tiendra alors dans une simple formule, énoncée sous forme d'interrogation : « À tout prendre, ne vaut-il pas mieux une éthique humaniste issue du message judéo-chrétien que la barbarie ? » (p. 265).

En somme, *Le Christ philosophe* est une lecture conviviale qui contient un minimum de notes (regroupées à la fin de chaque chapitre). L'ouvrage pourra convenir à un large lectorat, au-delà des philosophes, des théologiens et des universitaires. Loin de vouloir alimenter une polémique ou une quelconque compétition entre les religions, il faudrait plutôt considérer ce livre important comme une apologie salutaire du message du Christ dans sa dimension la plus universelle.

Yves LABERGE
Québec

François de MUIZON, **Homme et femme, l'altérité fondatrice**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Recherches morales »), 2008, 334 p.

La différence entre l'homme et la femme se manifeste dans son évidence la plus simple. Elle constitue cependant une des énigmes les plus difficiles à déchiffrer. Cet ouvrage, d'une qualité remarquable, propose de réinterroger la tradition judéo-chrétienne, paradoxalement mal connue, et de dire, sans complexe, l'éclairage exceptionnel que peut apporter la théologie chrétienne sur le sens de la sexuation.

L'exploration de la source grecque permet de fixer un certain nombre de repères au sujet de la sexualité. Dans la tragédie grecque, il n'y a pas d'harmonie originaire. Ce qui existe depuis l'origine, c'est la différence conflictuelle. Chez Platon, le désir de la personne comme telle n'existe pas. Il s'agit de désirer un beau corps, puis la beauté présente dans tous les beaux corps, puis celle des beaux discours, des belles connaissances, jusqu'à atteindre, par remontée analogique, la Beauté absolue. Pour Aristote, le modèle d'humanité normatif semble être sans aucune hésitation l'homme. La femme, être passif, est un écart par rapport à la norme. Le Stagirite défend la supériorité naturelle de l'homme. Il s'en sert pour justifier sa légitime supériorité naturelle sur la femme.

Dans le sillage de la source grecque, qu'en est-il dans la pensée contemporaine ? À première vue, tout semble opposer l'ontologie platonicienne essentialiste à l'existentialisme athée d'un Jean-Paul Sartre. Dans les faits, on passe d'un idéalisme de *l'essence*, opposant l'âme et le corps, à un idéalisme de *l'existence*, opposant la liberté à la nature, mais au fond il s'agit toujours d'un idéalisme à tendance « dualisante ». L'âme n'est plus opposée au corps, comme l'inessentiel à l'essentiel. La nature est maintenant opposée à la liberté. Là, comme il y a deux millénaires et plus, le donné naturel, le donné corporel le plus élémentaire est refusé.

La théorie du genre ou *Gender Theory* propose un changement structurel des normes anthropologiques fondamentales. Il s'agit d'en finir avec la différence sexuelle, avec le sexe comme référence, comme limite rendant possible la relation d'altérité et, par là, d'en finir avec la famille. L'identité sexuelle est effacée au profit de la seule orientation sexuelle librement choisie (orientation du désir), tendance pulsionnelle qui impose le nouvel ordre social et politique. Une telle position conduit à une impasse. Nier le sexe, c'est nier la parenté et la filiation, c'est nier la finitude de l'être humain, c'est nier la réalité. Il s'agit d'un nouveau dualisme, dévalorisant le corps, l'abandonnant à ses propres déterminismes, inventant une signification subjective de la sexualité, sans ancrage dans le réel, au gré des caprices et des circonstances.

Nul ne le contestera. L'homme et la femme sont différents. L'homme et la femme sont égaux. Les deux mots ne sont pas homogènes. Ils ne se situent pas sur le même terrain. Le terme égalité renvoie au quantitatif. La différence homme-femme semble essentiellement qualitative. Sans différence spécifique, pas d'identité spécifique. Supprimer les différences, c'est sombrer dans l'indifférence et le chaos. L'idée d'égalité implique la différence. *A contrario*, l'idée de différence n'exclut